

PAUL VERCHÈRES

La porte rouge



BeQ

Paul Verchères

Guy Verchères # 001

La porte rouge

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 280 : version 1.0

La porte rouge

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Pauline

Vous connaissez mon oncle ?

Mais oui certainement.

Les sommités politiques et mondaines le connaissent tout comme le plus humble et le plus pauvre des Canadiens-français. Cependant il est tout particulièrement connu et horripilé de la police, de toutes les polices. Car mon oncle n'est nul autre que Guy Verchères, le grand philanthrope du mal, le voleur et homme de bien si cher à notre race et dont « Police-Journal » raconte régulièrement les prouesses qui font le désespoir des flics.

Eh bien, mon oncle Guy a l'habitude de me dire :

– Petit paquet de chaleur, quel est ton nouveau

« beau » ces jours-ci ?

Car, voyez-vous, je suis une grande amoureuse, une grande amoureuse des extases de l'amour.

Mais je suis aussi une grande amoureuse de l'argent.

C'est ce qui a fait dire un jour à mon oncle Guy :

– Pauline, tu peux bien te prendre des cavaliers pauvres, mais je jure sur la tête de ma grande amie la police, que tu ne te prendras jamais autre chose qu'un mari riche.

Il avait raison, mon oncle.

Je vais me marier dans quelques jours avec un manche à balai sorti d'un frigidaire ; mais ce manche à balai frigorifique vaut cinq cent mille tomates, comme on dit à Westmount.

Herménégilde Marion est tout ce qu'il y a de plus rue Saint-Jacques et Bourse de Montréal.

C'est un meneur de piastres et d'hommes ; mais il a menti s'il veut me mener par exemple.

Il vient d'essayer.

Il croit avoir réussi.

Mais il a royalement manqué son coup.

– Pauline, m'a-t-il dit, il faut que tu cesses immédiatement de servir de modèle à un photographe de cartes postales. Je ne veux pas que le portrait de ma femme soit dans les poches de tous les soldats. C'est scandaleux.

Herménégilde s'est raidi alors comme dix mille manches à balais.

J'ai baissé pieusement la tête et ai répondu :

– Je t'obéirai, mon chéri.

Car évidemment si je me suis fait photographe sur des cartes postales dans un généreux déshabillé, c'est parce que ça paye. Or comme je n'aurai plus besoin de cet argent après mon mariage, c'est un plaisir d'obéir à Herménégilde. Mon frigidité fiancé me dit alors :

– Je pars pour New-York ce soir, Pauline.

– Oh ! fis-je, moi qui voulais que tu viennes avec moi ce soir au party chez Frascati...

– Et qui est Frascati, Pauline ?

– Mais c'est mon photographe aux cartes postales.

Herménégilde se leva alors froidement et ordonna :

– Je défends à ma femme d'aller chez ce restaquouère.

Je faillis bondir.

Comment ? cet entrepôt frigorifique ambulante voulait m'en imposer à moi, à moi ? c'était trop fort par exemple. Mais je me retins juste à temps.

De nouveau je baissai pieusement les yeux :

– Je n'irai pas chez Frascati, dis-je hypocritement. Herménégilde me quitta apparemment satisfait.

Dès son départ qui plut sans doute à mon gros chat noir Tabou. Celui-ci me sauta sur les genoux.

– Hein ? Tabou, dis-je, veux-tu, on va jouer un tour à ce vilain marchand de glace sentimentale ?

– Miaou, approuva le matou.

– Eh bien, c’est décidé, tu vas garder la maison, moi, je vais chez Frascati. S’il pense que je vais broder comme Pénélope pendant qu’il est à New-York, il se trompe, le pôle-nord ambulante.

À ce moment on frappa à la porte de mon appartement.

Le cœur me battit fort.

Car il faut vous avouer que je n’ai pas la conscience tout à fait tranquille à propos de certain acte de mon passé. J’allais ouvrir.

– Une lettre pour vous, mademoiselle Verchères, me dit le garçon de l’ascenseur,

Je frémis.

Était-ce la lettre, la fameuse lettre, la terrible lettre !

Je la décachetai.

Tout de suite, je regardai la signature et faillis m’évanouir.

Oui, c’était bien la missive fatale.

Je lus :

« Ma chère Pauline,

Mes chaleureuses félicitations. Tu maries de l'argent, du gros argent. Un mot, un seul : tu aimerais peut-être mieux me voir « lui » vendre une police d'assurance-vie qu'autre chose, une police de cent mille piastres. Je vais aller le voir demain. S'il dit oui tout sera gigolou ; mais s'il refuse je lui parlerai de certain incident dans notre vie à nous deux et du tout petit bébé qui en fut le résultat.

Cela avec preuves à l'appui, comme tu le sais.

Ton ancien cavalier,

CHARLIE. »

Je me regardai dans le miroir et je me rappelai mon père sur sa couche funèbre.

En effet j'étais pâle comme une morte.

Il y avait de quoi.

J'avais la mort dans l'âme.

Charlie Cohen.

Combien je l'avais aimé !

Jusqu'à commettre l'irréparable faute avec lui.

Il était indigne de mon amour, le salaud.

Dès qu'il avait connu ma position il m'avait braquée là comme une serviette sale.

Je l'avais prié, supplié de me marier.

Mais il avait refusé carrément.

Ah ! pourquoi lui avais-je écrit cette lettre déchirante dans laquelle je lui annonçais la naissance prochaine de mon bébé ?

Quand le petit mourut quelque temps après sa naissance je me crus de nouveau libre.

Hélas, je comptais sans Charlie Cohen, le racketeer, le criminel, le maître-chanteur.

Il avait conservé la lettre fatale, et maintenant il s'en servait pour me faire chanter.

Je murmurai, découragée :

– Si Herménégilde apprend ma faute il me redemandera ma bague de fiançailles.

Que faire ?

Non, je ne céderais point.
J'ai un petit revolver.
Et un permis de le porter.
J'allais menacer Cohen de mort.
Peut-être aurait-il peur et me laisserait-il
tranquille.
Je poussai un petit cri.
Je venais d'avoir une idée.
Mon oncle Guy...
Verchères le tout puissant, celui qui réussissait
toujours dans les plus téméraires entreprises...
Si je m'adressais à lui.
Il m'aiderait, me sauverait sûrement.
Ma figure s'assombrit.
C'est que si je requérais son aide il faudrait
que j'avoue ma faute.
Je me sentais littéralement incapable de cela.
Mon oncle m'estimait tant que je ne voulais
pour rien au monde baisser dans son estime.
Je réfléchis...

Oui, c'était cela.

Si j'usais d'un stratagème.

Mais d'abord il me fallait cacher la lettre de Charlie Cohen. Car je ne voulais pas la détruire ; elle pourrait peut-être servir à prouver devant les tribunaux criminels sa tentative de chantage. Je plaçai la missive maudite sous le tapis de la table de mon boudoir. Puis je me dirigeai vers mon téléphone et appelai le numéro secret de mon oncle Guy.

Ce fut son historiographe Paul Verchères qui me répondit.

Il était en verve comme d'habitude :

– Oui, petite Pauline aux yeux verts, petit cœur en sucre d'érable, oui, dit-il, le célèbre Guy, ton oncle, est ici.

Je l'entendis qui disait à notre voleur et homme de bien national :

– C'est ta chaste nièce qui désire te parler. Daigneras-tu, ô Guy, t'emparer de l'acoustique téléphonique ?

Puis la voix chaude de mon oncle me parvint :

- Allo, petite Pauline, dit-il, comment ça va ?
Tout de suite j’entrai dans le vif de mon sujet :
- Mon oncle Guy, j’ai besoin de vous. Pour une de mes amies. Tout de suite.
- Elle est mal prise ?
- Oui.
- La police est à ses trousses ?
- Non, mais la police devrait bien se mettre aux trousses de celui qui la persécute.
- Guy Verchères rit :
- Donc pour une fois, dit-il, je vais travailler avec la police. Tu demeures toujours à la même place, Pauline ?
- Oui.
- Très bien, dans cinq minutes je serai chez-toi.
- Il le fut dans quatre.
- Dès son entrée il me scruta longuement des yeux.
- Je me sentais mal à l’aise et j’étais toujours

portée à fixer l'endroit où j'avais caché la lettre.

Enfin mon oncle me demanda :

– Raconte donc, ma petite.

Je lui relatai l'affaire en la mettant sur le dos de mon amie imaginaire.

– Quel est le nom de la jeune fille et le nom de l'écœurant ? demanda-t-il.

– Oh ! mon oncle, fis-je, je ne puis vous dire cela. Je suis liée par le secret le plus absolu.

Il eut un geste d'impatience :

– Mais, dit-il, je ne puis toujours pas m'occuper de cette affaire sans connaître les noms des parties en cause. Que veux-tu de moi, Pauline ?

– Un conseil, mon oncle.

– Explique-toi.

– Mon amie désirerait savoir si, avec la lettre incriminatrice, elle pourra faire arrêter le maître-chanteur sans que son futur mari le sache.

Mon oncle répondit tout de suite :

– Je crains bien que ce ne soit impossible.

– Comment ça ?

– L'accusé sortira sans doute sous caution et alors il se fera un devoir de dénoncer ton amie à son futur.

Il y eut un long silence.

Ah ! la maudite lettre, pourquoi ne pouvais-je m'empêcher de regarder à l'endroit où elle était cachée ?

– Mon oncle, dis-je à la fin, je vais communiquer avec mon amie et j'insisterai pour qu'elle me permette de vous révéler son nom et celui du maître-chanteur.

– Très bien, ma petite.

Silencieusement il se leva et, sans mot dire, me baisa au front.

Puis il sortit en me jetant un regard que je trouvai à la fois étrange et ironique.

II

La visite

Lorsque le téléphone sonna, je venais de prendre une grave décision. Oui, j'allais tenter d'intimider Cohen avec mon revolver.

– Allo, fis-je.

C'était Léda, la femme du photographe Frascati, mon patron.

Elle me dit :

– Écoute, Pauline, nous donnons un petit party chez moi ce soir. Je t'invite.

– Ton mari m'a déjà invitée, dis-je en me forçant à rire. Il ne te l'a donc pas dit ?

Après avoir accepté l'invitation je raccrochai et je me mis à faire ma toilette pour sortir.

J'allais aller chez Charlie Cohen

immédiatement.

Le garçon d'ascenseur s'était toujours montré babillard avec moi.

Lorsque j'entrai dans sa cage il me dit comme surpris :

– Vous sortez ?

Je ne répondis pas.

Je n'eus qu'à attendre une couple de minutes à la porte de la maison-appartements.

Un taxi passa.

Je le hélai et il vint raser le trottoir.

Nous n'avions pas fait cinquante pieds que le chauffeur freina violemment :

– Ça parle au diable, s'écria-t-il.

Je demandai :

– Mais qu'y a-t-il donc ?

– Un jeune employé de votre maison vient de prendre le numéro de ma licence. Je l'ai vu dans mon miroir.

Je me retournai et eus juste le temps de voir

mon garçon d'ascenseur qui rentrait.

Ainsi quelqu'un me faisait surveiller.

Quelqu'un voulait savoir du chauffeur de taxi où j'allais.

Qui donc ?

J'éclatai d'un rire nerveux.

Qui donc sinon mon frigorifique manche à balai de fiancé jaloux ?

Je dis au chauffeur :

– Si quelqu'un vous demande où je suis allée, vous ne vous souvenez de rien, n'est-ce pas ?

Quand je lui eus remis un billet de cinq dollars il me dit :

– C'est moi qui ai la mémoire la plus courte de tout le Canada.

Le trajet jusqu'à Rosemont était long.

Cohen demeure dans la cité-jardin.

Au bout d'une quinzaine de minutes nous fûmes rendus.

La porte de la résidence de Charlie était

entrouverte.

Je résolus de le surprendre et j'entrai sans sonner.

Mais ce fut moi qui demeurai surprise

Cohen avait un visiteur.

Ils étaient tous deux dans la maison et ils échangeaient des gros mots avec une furie montante.

– Je te donne jusqu'à demain pour me rembourser ce que tu m'as volé.

Inconsciemment je venais de sortir mon petit revolver, Je n'eus pas le temps de me cacher.

Le visiteur sortait du salon.

Il me vit.

Une fraction de seconde il hésita.

Puis résolument il me prit le bras et de l'autre main il m'enleva mon arme, murmurant :

– Allons, petite, sortons.

Il me fit monter dans son automobile et démarra.

Sur le boulevard Pie IX il stoppa et se tournant vers moi il me dit :

– Vous êtes une petite folle. Il ne faut pas tuer ; car quand on tue on va en prison, et on souffre. Il faut savoir faire souffrir les cochons sans que cette souffrance ricochette sur nous.

Je protestai misérablement :

– Je ne voulais pas le tuer ; je ne voulais que lui faire peur.

Il éclata de rire.

– Naive enfant, va. Où vais-je vous déposer ?

Je lui donnai mon adresse. Et nous n'échangeâmes plus un seul mot jusqu'à mon arrivée.

– Merci, fis-je en descendant de voiture.

– Y a pas de quoi. Tenez, voici votre revolver. J'ai enlevé les balles qu'il y avait dedans et j'espère que vous n'en avez pas d'autres.

Je ne répondis point.

Lorsque je rentrai chez-moi je pensai : C'est curieux, nous ne nous sommes même pas demandé nos noms.

III

Le party

Il était huit heures du soir.

Je venais de mettre ma plus jolie robe de soirée.

Et j'avais le spleen.

Si j'allais à ce party, Herménégilde le saurait sans doute et casserait nos fiançailles.

Mais je suis d'une nature indépendante.

Mario n'est pas le seul richard à Montréal.

– J'y vais, dis-je à ma réflexion dans le miroir.

Ma réflexion sembla me répondre moqueusement :

– Évidemment tu y vas, puisque tu es habillée.

Le téléphone sonna :

C'était mon oncle Guy.

– As-tu du nouveau, Pauline ? demanda-t-il.

Tabou me mordit le jarret, amicalement.

Je criai.

J’entendis la voix de mon oncle toute changée qui me demandait :

– Qu’y a-t-il, ma petite ?

– Ce n’est que Tabou qui est en jeu.

– Sors-tu ce soir, Pauline ?

– Oui, je vais à un party chez Frascati.

– Très bien. Je te rappellerai demain.

Je raccrochai.

Après avoir mis mon manteau de fourrure je sortis dans le corridor et appuyai le pouce sur le bouton de l’ascenseur.

En entrant dans la cage je demandai moqueusement au garçon :

– Vas-tu encore prendre le numéro de licence de mon taxi pour savoir où je vais ?

Il rougit et ne répondit pas.

Cette fois je dus attendre plus longtemps pour

une voiture.

Dès que le chauffeur démarra je me tournai et regardai par la fenêtre arrière.

Le garçon était à prendre le numéro.

Dans l'ombre du soir je lui fis un pied-de-nez qu'il ne vit naturellement pas.

Puis je dis au chauffeur :

– Prenez ce cinq piastres et oubliez entièrement où vous me conduisez.

– Correct ! mam'zelle.

J'ouvris ma sacoche pour en tirer mon mouchoir.

C'est alors que je remarquai que mon petit revolver était toujours là, mais vide cette fois.

J'avais oublié de le laisser à la maison.

Le party battait bon train quand j'arrivai.

La moitié des invités étaient déjà chauds.

Frascati titubait ; mais Léda, sa femme, ne semblait pas avoir pris un seul coup.

Elle me présenta Rosaire Hameau et sa femme

Rita.

Je n'avais jamais vu ces gens, mais la rumeur voulait que Hameau détestât cordialement Cohen parce que celui-ci avait fait des passes amoureuses à Rita.

Soudain je restai figée sur place.

L'inconnu qui s'était chicané avec Cohen cet après-midi et qui était venu me reconduire chez moi dans son automobile, l'inconnu était là devant moi et il s'approchait davantage.

Il s'adressa à Léda et, me désignant d'un léger mouvement de tête :

– Présentez-moi donc à cette vivace jeune fille, dit-il.

Léda s'exécuta :

– Albert Drouin, Pauline Verchères, dit-elle.

Albert Drouin me prit le bras et m'attira à l'écart.

Nous nous assîmes tous deux sur un divan-studio.

– Je déteste Cohen, me dit-il sans préambule,

parce qu'il m'a vendu des obligations volées.

Il expliqua :

– Je suis courtier rue Saint-Jacques.

– Mais pourquoi ne le faites-vous pas arrêter alors ? demandai-je.

– Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même, mademoiselle ?

Je baissai la tête.

– Ma jeune sœur..., dit-il soudain.

Mais il n'alla pas plus loin.

Sa jeune sœur avait eu le même sort que moi, le même sort que Léda, le même sort que combien d'autres ?

Ah ! le cochon de Cohen !

C'est alors que je faillis perdre connaissance.

Le cochon de Cohen entra en personne.

Il était tout souriant.

Léda se précipita vers lui :

– Charlie, lui reprocha-t-elle, tu es en retard.

Frascati lui serra la main.

Cohen me vit et se dirigea immédiatement vers moi.

– Tu permets, Albert, dit-il à Drouin, que je t’enlève cette charmante personne pour quelques instants ?

Il me prit le bras et m’attira dans un petit boudoir solitaire.

– Demain, me dit-il rudement, j’irai voir Herménégilde Marion et si je ne lui vends pas cent mille piastres d’assurance, je lui vends ta lettre où il est question de désespoir et de bébé. Tu vas insister pour qu’il s’assure, n’est-ce pas ?

– Jamais, m’écriai-je.

Nous fûmes interrompus.

Le jeune Francis Desroches, frère de Léda, entrait.

Il était à demi-ivre.

À 17 ans on ne porte généralement pas beaucoup la boisson.

Depuis quelques mois Francis me faisait la cour.

Je décourageais ses avances, car il était bien trop jeune pour moi.

Il s'écria :

– Je vous cherchais, Pauline. Venez danser avec moi.

Pour une fois j'accueillis son offre avec joie, car elle me débarrassait de Cohen.

Après une courte danse Francis m'attira au buffet où nous prîmes quelques verres de vin mousseux.

– Du Champagne canadien-français, s'écria le jeune homme. Presque aussi bon que celui de France. C'est merveilleux.

Pauvre petit, le Château-Gai n'était pas pour le faire revenir à la sobriété.

À ce moment Cohen posa la main sur l'épaule de mon compagnon et lui dit :

– Jeune homme, maintenant que tu as eu ta danse, je te reprends Pauline.

– Ah ! mais non, s'écria le petit ivrogne, Pauline est ma blonde et je la garde pour moi tout

seul.

La figure du maître-chanteur exprima une contrariété impatiente :

– Viens, viens, Pauline, dit-il, ne t’occupe pas de ce jeune fou.

– Moi, un jeune fou ! s’écria Francis, tu vas voir un peu, Cohen...

Vlang.

Le jeune fou venait d’administrer un solide coup de poing à Charlie qui tomba à la renverse sans connaissance.

Tout le monde se mit à crier en même temps.

– Espèce d’idiot, dit Léda à son frère, pourquoi as-tu fait ça ?

Francis dit d’une voix haineuse :

– Je sors ; je vais acheter une trappe à rats. C’est justement ce qu’il faut pour attraper Cohen.

Et il disparut.

À ce moment le maître-chanteur reprit connaissance.

Léda lui dit :

– Excuse-le ; il est si jeune...

Cohen dit négligemment :

– Il ne savait pas ce qu’il faisait. C’est déjà oublié.

IV

La porte rouge

Je me dirigeai environ une heure plus tard vers la salle de bain.

Le party commençait à être confus, les invités étant presque tous saouls.

La porte de la salle de bain était rouge et, au centre, il y avait une horrible main peinte rouge plus foncé.

Cette main était une idée de Léda qui prétendait compter parmi ses ancêtres un certain capitaine de navire.

Un printemps ce capitaine voulait arriver le premier à Montréal après la débâcle afin de gagner la légendaire canne à pommeau d'or.

Mais un autre vaisseau le devança légèrement.

La canne allait au capitaine qui, le premier,

mettait la main sur le quai.

Pour gagner la course, le rude ancêtre de Léda se coupa froidement la main et la jeta sur le quai.

Il ne mourut pas de sa blessure et eut la canne.

Je poussai la porte et entrai.

Tout de suite mon nez perçut une étrange odeur, une odeur fade qui faisait un peu lever le cœur.

Je fis un brin de toilette, puis je cherchai une serviette pour m'essuyer les mains.

Il n'y en avait pas à la vue.

Je me rappelai.

Léda serrait ses serviettes dans une grande armoire près du bain-tombeau.

J'ouvris la porte de l'armoire et poussai un cri de stupeur.

Charlie Cohen était là debout devant moi.

Il me regardait avec de grands yeux fixes, terribles.

Il me regardait, mais il ne me voyait point.

Soudain le cadavre s'ébranla et tomba tout d'une pièce sur le plancher de marbre, face la première.

Je poussai un cri terrible.

Mais une idée, une idée lumineuse traversa mon esprit. Peut-être, me dis-je, Cohen, a-t-il ma lettre sur lui.

Je contrôlai ma panique et je me forçai à fouiller le cadavre.

Vainement.

La lettre n'était dans aucune des poches.

Je réfléchis.

J'étais là seule avec un cadavre.

Mon devoir c'était de donner l'alarme.

Sans retard.

Immédiatement.

Je poussai la porte rouge et me mis à pousser des cris qui, à mon avis, imitaient parfaitement l'hystérie.

Tout le monde accourut.

– Cohen est là, dis-je.

Frascati me dit :

– Tu dis que Cohen est là. Mais qu’y a-t-il ?

– Il a été assassiné.

J’étais dans la porte entrebâillée.

Frascati me bouscula et entra dans la salle de bain.

Je l’entendis qui disait bêtement :

– C’est vrai. Il a reçu un coup de poignard dans le dos. Le poignard est encore dans la plaie.

Il sortit et annonça avec une fausse solennité :

– Je vais appeler la Police.

Tout le monde se tut.

Lorsque j’entendis les petits bruits secs du disc téléphonique, je fus prise de panique.

On allait m’accuser de meurtre.

On allait trouver ma lettre et me condamner.

J’avais la plus grande raison au monde de tuer Cohen. Sa mort me débarrassait d’un maître-chanteur dangereux.

Je courus vers la chambre de Léda, pris mon chapeau, mon manteau et mes pardessus, et je m'enfuis.

Où allais-je donc ?

Je me rendais chez-moi.

Là j'appellerais immédiatement mon oncle Guy.

Pour la première fois en dix minutes je revins un peu à la normale.

Mon oncle Guy !

Lui saurait bien me tirer de ce mauvais pas terrible.

Il était infailible.

Au moins si Guy Verchères pouvait être chez-lui !

V

Le voleur et homme de bien

J'étais rendue chez-moi.

Je poussai la clef dans la serrure et ouvris.

Je fut littéralement stupéfaite.

Toutes les lumières étaient allumées.

Mais ma stupéfaction fut plus grande encore et je restai figée sur place lorsque je vis Guy Verchères en personne assis dans mon meilleur fauteuil et qui me souriait.

– Mais comment êtes-vous entré ici ? demandai-je. La porte était bel et bien fermée à clef.

Il lança un nuage de fumée de sa cigarette vers le plafond et me répondit :

– Je crois, ma petite, qu'il n'y a rien que la

serrure de la porte du paradis qu'il me soit impossible de forcer.

– Mais pourquoi êtes-vous ici, mon oncle ?

Je me dépouillai de mes pardessus, de mon manteau et de mon chapeau.

Il me dit :

– Je me suis toujours douté que Charlie Cohen était un salaud.

Je devins très pâle.

– Mais comment savez-vous ? fis-je.

Puis je pensai : la Police est arrivée chez Frascati. Bientôt elle visitera le logis du mort. On trouvera la lettre. Je suis perdue.

Mais non, je me trompais, il y avait mon oncle Guy.

Je me jetai dans ses bras en pleurant.

– Voyons, mon petit, dit-il, calme-toi, tout est arrangé.

Je le regardai :

– Mais comment se fait-il, demandai-je, que

vous sachiez à propos de Cohen ?

Il sourit :

– Tu ne sais pas mentir, Pauline. Je me suis tout de suite douté que ta supposée amie c'était toi et j'ai décidé de défendre mon adorable nièce.

Il poursuivit :

– En retournant chez-moi je me suis demandé pourquoi tu regardais si souvent le tapis de ta table. J'ai décidé de voir ce qu'il y avait sous ce tapis.

Je rougis et baissai les yeux :

– Vous avez lu cette lettre ? demandai-je à mi-voix.

– Évidemment.

J'objectai :

– Mais elle n'était signée que « Charlie ». Comment avez-vous su... ?

Il éclata de rire :

– Tu as la mémoire courte, Pauline, dit-il. Tu ne te souviens donc pas m'avoir présenté Cohen il y a une couple d'années ?

– C’est pourtant vrai.

Subitement je revins à la réalité.

Je dis à mon oncle :

– Vous ne savez pas... ?

– Qu’est-ce que je ne sais point ?

– Cohen est mort.

– Mort ?

– Oui, assassiné.

Guy Verchères se leva d’un bond :

– Tu es en danger, ma petite, s’écria-t-il

Et il éclata de rire.

Ce rire était si saugrenu qu’il me donna la chair de poule.

Mon oncle ergota :

– Je me suis toujours retenu de tuer les écœurants. Mais je vois que ma nièce a plus de cran que moi. Enfin, enfin, nous allons essayer de la sauver.

– Mais, mon oncle, protestai-je, ce n’est pas moi qui ai tué Cohen, je vous le jure.

– Vrai, ma petite ?

– Sur la tête de ma mère.

Guy me regarda tendrement :

– Tu ressembles à ta mère comme deux gouttes d'eau, me dit-il. Tu es bien inquiète, hein, mon petit ?

– Horriblement, mon oncle.

– Eh bien, mets toutes tes inquiétudes dans ta plus vieille valise et jette-les dans le fleuve. Guy Verchères promet de te sauver.

Il ajouta se parlant à lui-même :

– Je la sauverais même si elle était coupable. C'est un acte digne de louange que de tuer un rat.

Puis s'adressant à moi :

– Raconte-moi tous les détails du meurtre, dit-il.

Mais j'avais l'esprit ailleurs.

– Mon oncle, implorai-je, si vous alliez chercher la lettre.

– La lettre ? Quelle lettre ?...

– La malheureuse lettre que j’ai écrite à Cohen.

Il sourit finement et mit la main à sa poche.

– Tiens, Pauline, dit-il, ta lettre la voici.

Je restai stupéfiée.

– Mais comment se fait-il ? demandai-je.

Il expliqua :

– Elle était dans un compartiment secret de son pupitre avec d’autres papiers.

Il eut alors son plus beau sourire si sympathique :

– Je ne pouvais laisser ma nièce dans le trouble, dit-il. Quand j’ai vu que tu étais mal prise je me suis dit : « Il faut que j’arrache la lettre à ce maudit Cohen. » J’ai regardé son adresse dans le directory Lovel et j’y suis tout simplement allé. Voilà. Élémentaire, mon cher Watson, comme disait mon ancêtre Sherlock Holmes.

Je m’empressai alors de brûler les deux missives.

Puis je poussai un cri d'horreur.

– Qu'y a-t-il encore ? me demanda mon oncle avec une pointe d'inquiétude.

– J'ai oublié ma sacoche chez Frascati, dis-je misérablement.

– Et puis, après ? ma nièce.

– Mon revolver était dedans.

Guy Verchères fronça les sourcils.

– Et naturellement, fit-il, le cochon a été tué d'on coup de feu ?

L'espoir s'empara de nouveau de moi :

– Ah ! mais non, dis-je, il a été assassiné avec un poignard.

Il respira :

– Alors, ma petite, il s'agit d'un oubli négligeable. Tu as un permis de porter cette arme ?

– Naturellement.

– Tout va bien.

Le timbre de la porte sonna.

– Mon Dieu ! demandai-je, qui cela peut-il être ?

Guy dit négligemment :

– La police sans doute. Je l’attendais ; elle est un peu en retard.

– Vous l’attendiez ?

– Évidemment, on ne se sauve pas du théâtre d’un crime sans que la police coure après soi, ma jolie Pauline.

Je fus prise d’un commencement de panique.

– Calme-toi, mon enfant.

Trois petits coups de sonnette impatients se firent entendre.

Guy me dit :

– N’aie pas peur ; il ne t’arrivera rien puisque je te protège.

Je dis :

– Vous êtes sûr que c’est la police, mon oncle ?

Il ajouta en riant :

– Élémentaire, Watson, élémentaire.

Pour la troisième fois la sonnerie retentit, cette fois longue, insistante, presque impolie.

Mon oncle me dit :

– Vite, va ouvrir, ma petite, et si tu manifestes encore de l'inquiétude je te rosse parce que ce sera signe que tu n'as pas confiance en moi.

VI

Herman Brodart

Comme mon oncle Guy le dit, je suis une grande amoureuse.

Mais j'ignore quelque chose ; j'ignorais qu'en ouvrant cette porte j'allais connaître le grand, l'unique amour, celui qui fait dédaigner les châteaux pour les chaumières, celui qui donne la souffrance infernale comme les divines béatitudes.

J'ouvris ma porte.

Un homme était devant moi.

Je ne vis point s'il était laid ou beau.

Mon cœur se mit à battre cent vingt à la minute.

Son regard me pénétra et je sentis en moi une céleste chaleur.

Mon subconscient me dit :

– Le voilà ton homme, ton seul, ton unique, ton homme à la vie à la mort. Maintenant tu peux envoyer manche-à-balai au diable.

Mais mon homme restait interloqué, figé devant moi.

Il me contemplait silencieusement.

Je compris alors que si je l’aimais déjà, c’était pour lui aussi le coup de foudre.

À la fin je me forçai à parler :

– Monsieur... ? dis-je.

– Herman Brodart...

Il rougit :

– De la Sûreté, ajouta-t-il.

Mon amour allait-il, m’arrêter ?

Mon cœur se serra.

Il ajouta :

– Vous êtes mademoiselle Pauline Verchères sans doute ?

– Oui, monsieur.

– Puis-je m’asseoir, mademoiselle ?

C’est alors qu’il vit Guy.

– Monsieur... ? dit-il.

– Je suis l’oncle de Pauline.

Herman Brodart déclara alors :

– Je viens à propos de cette malheureuse affaire. Ah ! pourquoi vous êtes-vous sauvée, mademoiselle ?

Mon oncle affirma :

– Vous êtes célibataire, Monsieur Brodart.

– Mais comment savez-vous.

– Élémentaire, mon ami : vous ne connaissez pas les femmes.

– Je ne vois pas.

– Monsieur Brodart, vous ne connaissez pas les femmes, je le répète. Moi, je ne suis nullement étonné que Pauline se soit sauvée. Pauvre fille, elle a perdu les nerfs et a suivi son premier instinct : celui de s’éloigner au plus tôt de cette scène de meurtre.

La figure de Brodart prit une expression de bonheur.

Pauvre chou...

Oui, en moi-même je l'appelais déjà Pauvre Chou.

Il était content que mon oncle ait trouvé une explication plausible à ma fuite.

– Mademoiselle, dit-il, je suis venu pour vous questionner à propos de cette affaire.

Il ajouta comme pour s'excuser :

– Ce sont mes chefs qui m'ont demandé de venir.

Il toussota :

– C'est que, dit-il, aucune des personnes présentes ne semblait avoir le moindre intérêt à tuer Cohen.

Je demeurai figée de surprise.

Ainsi, pensai-je, la Police a questionné Frascati, Léda, Rosaire Hameau et Rita sa femme ; et tous ont gardé de Conrad le silence prudent.

Mon oncle Guy sembla deviner ma pensée ;
car il dit :

– Révèle sans crainte à M. Brodart tout ce que
tu sais, Pauline.

Je me tournai vers Herman :

– Vous pouvez me questionner, monsieur, je
vous répondrai en toute franchise.

Il se leva et se mit à arpenter la pièce de long
en large.

– Que savez-vous de Drouin ? demanda-t-il.

– Je sais, Monsieur, qu'il avait intérêt à tuer
Cohen.

– Comment ça ?

– Cohen lui avait vendu des obligations volées
et avait débauché sa sœur.

– Ah !

– Ça commence bien, dit Guy en éclatant de
rire.

Brodart murmura :

– Et Frascati savait cela de même que les

autres ?

– Je l’ignore.

Le détective s’assit près de moi et demanda :

– Rosaire Hameau avait-il un motif de tuer Cohen ?

Je répondis sans hésiter :

– Je crois que oui, puisque le mort passait pour faire la cour à sa femme.

Herman bondit.

Mais il se calma vite et se rassit au même endroit.

– Que savez-vous du jeune Francis Desroches ?

– Ce n’est qu’un jeune fou, Monsieur.

– Il détestait Cohen puisqu’il lui a asséné un coup de poing.

Il était en boisson.

Herman dit :

– Francis est notre suspect no. 1.

Je protestai :

– C’est ridicule, monsieur, puisque Desroches n’était même pas là au moment du meurtre. Vous savez sans doute qu’il a quitté la maison dès après la scène du coup de poing.

– Oui, je sais cela. Mais il a bien pu revenir subrepticement, accomplir le forfait et sortir de nouveau sans que personne le voie.

– Je ne crois pas Francis coupable.

Guy Verchères intervint :

– Avez-vous localisé le jeune Desroches ?

– Non.

– Il n’est pas chez-lui ?

– Non.

Mon oncle demanda au détective :

– J’ai besoin de sortir immédiatement avec ma nièce. Je vais vous aider dans cette cause.

Herman demanda avec surprise :

– Vous êtes détective, monsieur ?

– Je suis Verchères.

Brodart s’écria :

– Verchères ! pas Guy toujours ?

– Lui-même.

Il y eut un silence gêné.

Mon oncle le rompit :

– Vous savez que Guy Verchères tient toujours sa parole. Dans deux heures je serai ici avec ma nièce ; je vous le promets. Attendez-nous.

Il ajouta en s’adressant à moi :

– Va t’habiller, ma petite.

J’obéis.

Comme je quittais la pièce j’entendis Herman qui disait :

– Monsieur, même notre chef de police admet que vous êtes un homme de parole. Vous pouvez partir avec votre nièce. J’attendrai ici votre retour.

VII

Francis Desroches

En sortant de la maison-appartement, Guy me dit :

- Où est la pharmacie la plus rapprochée ?
- Au premier coin, mon oncle.

Il expliqua :

– Si Francis n'est pas chez-lui, il est à l'hôpital, à la morgue ou bien dans un poste de police. C'est plausible. Je vais téléphoner pour m'en assurer.

Nous étions rendus près de la pharmacie

- Attends-moi à la porte, Pauline.

Quelques instants plus tard il sortait, un air de satisfaction sur la figure.

- Desroches est à l'hôpital, à Saint-Luc, dit-il.

Verchères n'eut aucune difficulté à obtenir l'autorisation de voir le jeune homme.

Pour arriver à ce résultat il montra tout simplement un badge de détective.

Francis venait de recouvrer connaissance quand nous arrivâmes près de son lit.

– Tiens, bonjour, Pauline, me dit-il dans un pâle sourire.

Je questionnai :

– Que t'est-il donc arrivé ?

Desroches expliqua :

– Je venais de frapper Cohen ; j'allais sortir lorsque la porte principale s'ouvrit brusquement et un homme me bouscula.

Guy demanda :

– Qui était-ce ?

– C'était Herménégilde Marion, le fiancé de Pauline.

Je tressaillis.

Puis je me rappelai le garçon d'ascenseur.

Celui-ci avait donné les numéros de licence des deux taxis à mon fiancé.

J'avais graissé les chauffeurs.

Mais Herménégilde leur avait donné dix piastres et ils s'étaient fait aller la langue.

Herménégilde était jaloux.

Voilà pourquoi il était venu chez Frascati.

Pour m'espionner.

Pour voir si je n'étais pas là avec un autre homme.

Ah ! le lâche...

Guy demandait à Francis :

– Après que Marion t'eut bousculé, qu'est-il arrivé ?

– Je tentai de lui donner un coup de poing ; mais il m'évita et m'en asséna un qui m'envoya dégringoler en bas de l'escalier extérieur sur le trottoir en béton. C'est alors que je vis trente-six mille chandelles et que je perdis connaissance. Je viens de m'éveiller dans ce lit.

Guy lui dit alors doucement :

– Eh bien, bonjour, mon petit. Tu es très faible, rendors-toi.

Je demandai à mon oncle en sortant de l'hôpital :

– Francis ignore la mort de Cohen ou semble du moins l'ignorer. Pourquoi ne la lui avez-vous pas annoncée ?

– D'abord parce que dans son état de faiblesse, ça pourrait lui causer un choc nerveux ; ensuite parce qu'il n'est pas le coupable.

– Mais comment savez-vous qu'il est innocent ?

– Élémentaire, Pauline, élémentaire.

– Mais je ne comprends pas.

Mon oncle ne daigna point me donner d'explications.

Soudain il demanda :

– Marion demeure-t-il loin d'ici ?

– Oui, il reste à Outremont.

Nous étions rendus au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine.

Un taxi stationnait dans une ruelle près des édifices de l'ancienne université.

Mon oncle dit :

- Allons, hop, monte dans cette voiture.
- Mais où allons-nous ? demandai-je.
- Petite sottise, tu n'as donc pas compris que nous allons chez Marion.

J'eus une pensée folle qui me fit rire nerveusement : Mon oncle allait-il réussir à mettre un peu de chaleur dans ce frigidaire ?

VIII

À Outremont

– Comment ! Toi à cinq heures du matin, s'écria manche-à-balai en pénétrant dans le salon en robe de chambre.

C'était son domestique qui nous avait ouvert la porte et qui était ensuite allé éveiller son maître.

Herménégilde vit alors Verchères.

– Mon oncle Guy, présentai-je.

– Monsieur, dit mon oncle avec un grand calme, vous êtes un couillon.

Marion devint rouge comme un coq...

Le voleur et homme de bien ajouta :

– Un couillon et un imbécile.

– Monsieur, je ne permettrai pas...

– Oh ! oui, vous allez permettre. Quand on vaut cinq cent mille piastres comme vous, on est idiot de se mettre délibérément la corde au cou. Votre mariage avec ma nièce est rompu, monsieur.

Herménégilde eut un rire enragé :

– Votre dernière phrase m’ôte littéralement la parole de la bouche. J’étais pour annoncer moi-même à Pauline, mais à une heure moins indue, j’étais, dis-je, pour lui annoncer qu’il n’y a plus rien de commun entre nous.

Verchères sourit :

– C’est vous le commun, dit-il, et c’est vous le couillon, et c’est vous l’idiot et c’est vous l’imbécile. Pourquoi êtes-vous allé chez Frascati hier soir sinon pour espionner ma nièce ? Répondez... Or, monsieur, pendant que vous étiez là un meurtre s’y commettait. Qui me dit que ce n’est pas vous qui avez assassiné Cohen dans une folle scène de jalousie ?

Guy allait réussir à réchauffer mon frigide ex-fiancé.

– Cohen, bafouilla-t-il, Cohen, je ne le connais pas.

– Si vous ne le connaissez pas pourquoi l’avez-vous tué ?

– Mais je suis innocent, monsieur, croyez-moi.

Guy eut un geste d’impatience :

– Je sais, je sais que vous êtes innocent, dit-il.

Ce à quoi il ajouta :

– Oui, innocent. À tous les sens du mot. Innocent de meurtre. Mais coupable d’assaut grave.

Marion pâlit et baissa la tête.

Il comprenait de quoi mon oncle l’accusait.

– Pourquoi n’avez-vous pas porté secours au jeune Desroches alors qu’il était sans connaissance sur le trottoir ?

Pas de réponse.

Impitoyable, mon oncle poursuivit son interrogatoire :

– Avez-vous vu quelqu’un dans la maison de

Frascati ?

– Non, monsieur. Quand je vis Desroches sans connaissance je perdis la tête et je revins directement ici.

– Lâche. Je conseillerai à Desroches de loger contre vous une plainte d’assaut grave.

Se tournant vers moi il ajouta :

– Sortons tout de suite, ça sent trop la bête puante ici.

IX

Le calepin

Pauvre chou.

En notre absence il s'était paisiblement endormi.

Je réprimai un désir presque irrésistible de l'embrasser.

Mon oncle l'éveilla :

– Comme vous voyez, Brodart, dit-il, je tiens parole.

Herman cacha derrière sa main un bâillement.

Guy questionna :

– Êtes-vous bien éveillé ?

Le détective se leva :

– Mais oui, mais oui, M. Verchères.

– Alors nous allons procéder. Je connais

presque le coupable. Il est certain que je pourrai vous le désigner avant que vous ne quittiez cette pièce.

Brodart demanda :

– Est-ce Desroches ?

– Positivement non.

– Mais pourquoi ? il venait pourtant de se quereller avec la victime.

– Ce n'est pas lui. Il était trop ivre pour avoir la force d'entrer un poignard dans le dos d'un homme.

– Est-ce Rosaire Hameau ?

– Non.

– Comment le savez-vous ?

– Rosaire Hameau ne savait pas que sa femme l'avait trompé avec Cohen.

– Ah ! vous avez la preuve de cela ?

– Oui. La voici.

Mon oncle sortit de sa poche un petit calepin et l'ouvrit.

Il expliqua :

– J’ai trouvé ce calepin dans le tiroir secret du pupitre de la victime.

Le saligaud tenait des comptes de ses odieux chantages. Tenez, il a entré sur cette page ceci : « 13 novembre 1943, reçu de Rita Hameau \$2000 et lui ai remis sa lettre. »

– Ah !

– Rita avait écrit au maître-chanteur une lettre compromettante. Elle a payé \$2000 et se l’est fait remettre. Cela prouve qu’elle n’est pas coupable. Ayant la lettre en sa possession, elle n’avait plus rien à craindre de lui.

Donc elle n’avait aucun intérêt à l’assassiner.

– Mais son mari Rosaire ?

Guy eut un mouvement d’impatience :

– Vous ne comprenez donc pas ? demanda-t-il.

– Mais non, monsieur.

– Si Hameau avait connu l’existence de la lettre compromettante, cette lettre n’aurait plus eu aucune valeur pour Cohen. Car Hameau étant au

courant de son cocuage, Rita aurait refusé de payer puisque c'est justement pour éviter ce mal qu'elle a versé \$2000.

La figure d'Herman s'éclaira :

– Vous avez raison, M. Verchères, et j'ai été stupide.

Il questionna de nouveau :

– Mais Albert Drouin ?

– Il est innocent. Ma nièce m'a raconté que Drouin était allé chez Cohen hier après-midi. S'il avait voulu le tuer, c'est à ce moment-là qu'il l'aurait fait. Non pas, en plein party, devant tout le monde.

– Parlons maintenant du photographe et de Léda Frascati sa femme.

À ce moment Guy porta la main à son gousset et en sortit une lettre.

Il la lut attentivement.

Puis il dit :

– Brodart, vous venez de vous avouer stupide. Maintenant je dois faire le même aveu. J'ai été

bête. Mais je ne le suis plus. Brodart, je connais hors de tout doute le coupable.

– Qui est-ce ?

Herman avait posé cette question avec avidité.

Mon oncle n’y répondit pas.

Il dit :

– Brodart, je vais faire de vous du jour au lendemain un détective célèbre.

– C’est vous qui allez avoir la gloire de solutionner ce crime et d’arrêter le meurtrier. Moi, je m’éclipse. Le soleil a rendez-vous derrière la lune.

Se tournant vers moi, Guy dit :

– Pauline, va donc à la pharmacie me chercher un paquet de Corvettes.

Il ajouta :

– Et je te défends bien de courir. Prends largement ton temps.

Je compris que mon oncle voulait se débarrasser de moi afin d’expliquer privément à Herman ce qu’il devrait faire.

Je sortis.

X

La révélation

Lorsque je revins avec le paquet de cigarettes, Herman me dit :

– Ne vous déshabillez pas. Nous partons.

Il expliqua avec une gêne bien visible :

– Le chef m’a demandé de vous amener à la Sûreté, vous comprenez ?

Il eut un radieux sourire :

– Ce n’est que pour la forme, ajouta-t-il. Dans une heure l’assassin sera arrêté.

Guy me dit :

– Va, va, ma petite, et ne sois nullement inquiète.

Herman m’amena directement à la Sûreté dans une voiture de police.

Là, il demanda le chef et fut reçu de suite, me faisant entrer avec lui.

Le chef était de mauvaise humeur.

Il maugréa :

– Ça fait trois nuits blanches que je passe cette semaine à cause des assassins.

– Monsieur, lui dit Herman, je connais le coupable.

Le chef se tourna vers moi en ricanant :

– Ainsi vous êtes mademoiselle Barbe bleue, dit-il.

Mon chou protesta avec véhémence :

– Oh ! non, non, chef, vous faites erreur. Mademoiselle n'est pas la coupable.

– Mais alors que fait-elle ici ?

– Elle m'accompagne, monsieur. J'en ai besoin. Car avec votre permission je vais de ce pas à la résidence de Cohen dans la cité-jardin.

Herman demanda :

– La maison est toujours gardée par la police ?

– Oui.

– Je vous demande chef, l’autorisation, de renvoyer les gardes.

Le directeur de la Sûreté jeta un regard perçant sur son subordonné, puis dit :

– Ah ! ça, jeune homme, à quoi veux-tu en venir ?

– Le meurtrier va se rendre bientôt chez le mort. Il faut qu’il aille là. Il a un document très important à reprendre. Actuellement il surveille les alentours, j’en suis sûr ; mais il ne peut entrer parce que la police garde les abords de la place.

Bourru, le chef dit :

– Que de mystère ! Si tu manques ton coup. Brodart, je te flanque à la porte. Si tu réussis tu es promu sergent.

– Oh ! merci, chef.

– Ne vends pas la peau de l’ours trop vite.

Le directeur ajouta :

– Et ma foi, tu m’intéresses tellement que j’y vais avec toi. Tu sembles joliment sûr de ton

coup. N'aie crainte, je ne te demanderai pas plus d'explications. J'aime mieux assister au coup de théâtre sans être prévenu. Ce sera comme si je lisais un roman policier.

Herman se gratta la tête :

– C'est que, dit-il, vous devrez ramper.

– Ramper ?

– Oui, et vous cacher.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il ne faut pas que l'assassin nous voie entrer chez Cohen. Sans cela il ne viendrait pas.

– Évidemment, évidemment, jeune homme ; tu penses à tout. Tu as l'étoffe nécessaire pour fabriquer un bon détective.

Herman dit :

– Je voudrais que dans une heure une voiture de police aille chercher les policiers de garde à la maison du mort.

Le chef déclara en riant :

– Tes désirs sont des ordres, mon jeune.

XI

Chez Cohen

Comme il faisait encore noir, il nous fut relativement facile de nous glisser en rampant dans la maison de Cohen sans être vus même de la garde policière.

Nous avons pénétré dans la maison par la porte d'en arrière.

– Nous sommes dans la cuisine, dit Herman. N'allumons rien. Attendons ici le jour. Ce ne sera pas long maintenant. Et ne faisons pas le moindre bruit.

Lorsque le soleil se leva nous nous rendîmes dans le cabinet de travail où se trouvait le fameux pupitre du mort.

Herman chercha le tiroir secret et le trouva presque immédiatement.

Évidemment mon oncle Guy lui avait révélé l'endroit exact où se trouvait ce tiroir.

Le chef dit avec une intonation admirative :

– Tu es fort, mon petit, plus fort que je ne l'aurais cru.

Mon chou se garda bien de parler de Verchères.

Ah ! le pendard que je l'aimais !

Notre attente ne fut pas longue.

Une heure tout au plus, puis nous entendîmes une clef qui grattait dans une serrure.

Herman dit :

– Évidemment puisqu'elle a été la maîtresse de Cohen elle avait la clef de la porte.

– Ainsi, fit le chef, l'assassin est une femme.

– Oui, monsieur.

La porte principale s'ouvrit en grinçant.

– Vite, cachons-nous, fit Herman.

Le cabinet de travail de Cohen ne possédait qu'une seule fenêtre drapée d'une large et opaque

tenture.

Nous nous blottîmes derrière.

Le chef et Herman sortirent leurs revolvers.

Bientôt, à pas de loup, une femme entra.

Elle me tournait presque le dos.

J'ai déjà vu ce dos quelque part, pensai-je.

À ce moment elle me fit face.

Léda !

C'était Léda Frascati.

Elle ouvrit le pupitre, chercha partout, fouilla, examina les papiers qui s'y trouvaient.

Vainement.

À la fin elle murmura :

– La lettre doit être dans le tiroir secret. Il m'a dit un jour en ricanant qu'il avait un tiroir secret.

Herman sortit alors de derrière la tenture et dit, imitant mon oncle Guy, le matin :

– Vous cherchez quelque chose, madame ?

Léda le regarda et resta pétrifiée.

– Vous cherchez une lettre, madame, je suppose ?

Vous avez tort de la chercher. Elle était dans le tiroir secret, cette lettre, mais elle n'est plus là ; elle est dans ma poche. Madame, je vous accuse du meurtre de Cohen.

D'un mouvement brusque elle sortit un revolver de sa sacoche.

Mais ce ne fut pas elle qui tira, ce fut Herman et le revolver tomba de la main inerte de Léda.

Elle avait le poignet fracassé.

Alors moi, bêtement, je perdis connaissance.

XII

Explications

Quand je revins à moi, j'étais couchée sur un sofa chez Cohen.

Herman était penché au-dessus de moi. Il y avait de l'adoration, de l'adoration inquiète dans son regard.

Encore à demi-éveillée je lui tendis les bras en murmurant :

– Mon amour.

Je puis vous assurer qu'il ne se fit pas prier pour m'embrasser, l'animal.

Le chef dit :

– Ah ! c'est ainsi !

– Où est Léda ? demandai-je.

– Elle a avoué son crime et elle est partie pour

la Sûreté sous bonne garde.

Le chef dit à Herman :

– Quand tu en auras fini avec tes effusions amoureuses, mon garçon, tu m’expliqueras cette affaire à laquelle je ne comprends encore rien.

– Volontiers, chef.

C’est alors que mon petit chou se mit à mentir, à mentir adorablement, s’attribuant tout le mérite qui aurait dû revenir de droit à mon oncle Guy.

Il commença :

– Élémentaire, chef, cette affaire est élémentaire.

– Oui, Sherlock, fit le chef en éclatant de rire.

Herman poursuivit :

– Léda Frascati savait qu’Albert Drouin, Rita Hameau et Pauline en voulaient à mort à Cohen. Elle les réunit tous chez-elle et invita en même temps la victime en lui disant d’apporter la lettre, qu’elle va lui payer \$2000 comme Rita. Léda poignarde Cohen. Elle est sûre qu’il a la lettre sur lui. Mais Cohen n’est pas fou. Il a flairé un

traquenard et ne l'a pas apportée. Alors Rita devient folle d'inquiétude ; il lui faut la lettre. Elle vient ici la chercher et nous l'arrêtons, voilà tout.

Le chef se gratta la tête :

– Cela est bien beau, dit-il, mais comment se fait-il que tu aies soupçonné Léda au lieu des autres ?

– À cause du party.

– Je ne comprends pas.

– Eh oui. La combine de Léda était habile. Mais j'ai vu vite à travers...

Encore le ton, la façon de mon oncle Guy.

Ah ! le pendard d'Herman !

Il continua :

– Je me dis qu'il était inconcevable que tant d'ennemis de Cohen fussent réunis chez Frascati comme par hasard. Puis un éclair illumina mon esprit. Il ne s'agissait pas d'un hasard. Ils avaient été invités là expressément pour assister à un meurtre, et cela afin d'éparpiller les soupçons sur

le plus de monde possible et rendre presque impossible la découverte du coupable. Mais alors le meurtrier n'était autre que la personne qui les avait délibérément invités. Je demandai à Frascati si c'était lui qui avait organisé le party. Il me répondit que non, que c'était sa femme. Donc la coupable c'était Léda. Comment le prouver ? Je vins ici et je fouillai dans le pupitre ne découvrant rien jusqu'à ce que je trouve le compartiment secret. Oh ! alors ce fut une révélation. La lettre de Léda était là. Lettre compromettante parce qu'elle était brûlante d'amour. Lettre que Cohen voulait lui revendre \$2000. Vous savez le reste, chef. Avec vous j'organisai le guet-apens et le succès a couronné nos efforts.

Le chef se nettoya la gorge et dit :

- Réellement, Brodart, tu as droit à mes plus chaudes félicitations.
- Merci, chef.
- Herman, dis-je faiblement.
- Oui, ma chérie.

– Tu me négliges.

Le pendard, il ne se fit pas prier pour m’embrasser de nouveau.

Je lui murmurai à l’oreille :

– J’espère, mon chou, que ce baiser n’est pas menteur comme tes paroles au chef.

– Chut, mon amour, fit-il.

– Bon, dit le chef, je vois que je suis de trop. Mais avant de me retirer laisse-moi te dire, Brodart, que je vais te faire un beau cadeau de nocés.

– Oh ! je sais ce que vous allez lui donner, chef, m’écriai-je.

– Quoi donc, perspicace mademoiselle ?

– Ses galons de sergent.

Le directeur prit un air contrarié :

– Madame Brodart, me dit-il, vous vous trompez. Puis raide il s’inclina et se dirigea vers la porte. Comme il allait sortir il se retourna et dit sèchement :

– Au revoir, capitaine Brodart.

– Capitaine, s’écria Herman, capitaine, Pauline !

– Au diable le manche-à-balai frigorifique, dis-je.

– Qu’est-ce que tu me racontes là, ma chérie ?

– Oh ! rien, rien, je suis folle. Folle de bonheur.

Le détective violoniste

Par Jacques Regent

C'était un artiste mais c'était aussi un fameux détective. Ses confrères riaient de lui, mais ils durent ravalier leurs rires quand il empêcha la plus désastreuse collision ferroviaire canadienne.

Gaétan Leroy, le détective violoniste, était le héros momentané de la police. Un constable avait été tué au cours d'un hold-up et Gaétan avait organisé un concert au bénéfice de la veuve et des orphelins, concert qui avait remporté un formidable succès.

Mais ce n'était pas tout.

Leroy détestait autant les criminels qu'il aimait le violon. La veille même il avait arrêté à la pointe du revolver l'un des trois individus qui avait hold-uppé une banque de la ville.

Le sergent au pupitre du poste de police pensait à Leroy.

– Je me demande, se dit-il, s'il joue du violon en ce moment.

Mais non, il était loin de jouer du violon. Il

regardait avec grand calme le canon d'un fusil coupé que le petit gangster Tit-Oui Rosso braquait sur lui.

C'était curieux, mais Kosso qui avait le dessus du tapis, semblait moins sûr de lui-même que le détective.

Le gangster dit :

– Je ne te veux pas de mal, Leroy. Je ne suis qu'un messenger.

Le policier sourit :

– Celui qui t'a engagé comme messenger n'a sûrement pas vérifié tes références, dit-il.

Rosso prit un visage dur :

– Trêve de plaisanteries, ordonna-t-il. Le chef Batista Lisbon t'ordonne de partir ce soir pour Halifax et d'y finir tes jours. C'est le premier et dernier avertissement. Tu comprends ?

– Oui.

– Et ta réponse ?

– Ma réponse je la donnerai à Batista Lisbon en personne.

Le bandit recula jusqu'à la porte qu'il referma sur lui en sortant à reculons.

Gaétan refusa de téléphoner à ses chefs. Il allait régler cette affaire tout seul ; il avait quelque chose d'important à faire. Marie Lévesque, sa blonde, lui avait donné le disque « Il est parti mon soldat », il le fit jouer sur son gramophone. Une fois, deux fois. Puis il le joua par cœur sur son violon, réussissant presque parfaitement dès le premier essai.

Il pensait à sa Marie. Elle était belle, radieuse et bonne. Il allait dès demain la demander en mariage. Il ferait une demande unique. Le père de Marie travaillait dans la grande tour d'aiguillage pour le chemin de fer Canadien-National à Saint-Lambert. Leroy décida qu'il traverserait le lendemain le pont Victoria et qu'il irait faire sa demande en mariage au père de Marie dans sa tour. Ce serait original comme son violon au poste de police.

Il rêva ainsi pendant longtemps. Les minutes se transformaient facilement en heures quand Gaétan rêvait à Marie.

Soudain il releva la tête. Un bruit venait de le distraire.

Il tressaillit. Batista Lisbon lui-même, le chef des gangster de la cité, était devant lui, le revolver au poing.

– Ah ! non, s'écria Leroy, deux de suite, vous exagérez dans votre monde, monsieur Lisbon.

– Je viens chercher ma réponse, dit le bandit. Pars-tu sur l'Océan Limitée de ce soir pour Halifax, oui ou non.

– Pourquoi tenez-vous donc tant à vous débarrasser de moi ?

– L'homme que tu as arrêté dans le hold-up est mon premier lieutenant, si tu veux le savoir. Sans ton témoignage rien n'est perdu. Tu es le seul détective de la ville qui ait assez d'intelligence pour dépister ma bande. J'aime mieux te voir loin. Pars-tu ?

– Mais certainement, je pars. Je ne puis refuser une invitation aussi pressante et aussi convaincante.

– Très bien. Mais je te prie, Leroy, de ne pas

jouer double jeu. Tu connais Rosso ?

– Comment donc ? Lui et aussi son fusil au canon scié.

– Eh bien ! Rosso te surveillera jusqu’à ce que le train soit en marche. Sois à la gare Bonaventure pour sept heures moins le quart.

– Tu seras obéi, ô grand bandit !

Il était 6.45 heures et Gaétan Leroy était à la gare. Il venait de voir Rosso qui le surveillait de loin.

Tout à coup il vit Yvan Morel et fut fort surpris. Qu’est-ce que le banquier faisait donc là ?

Car Yvan Morel était le gérant de la banque où il y avait eu un hold-up.

Il se dirigea vers Morel. Mais celui-ci fut vite accosté par cinq hommes que Leroy reconnut pour des policiers du chemin de fer. Ils disparurent derrière une grosse porte de fer pour réapparaître quelques instants plus tard avec une grosse caisse qui sembla fort précieuse à Leroy puisqu’on la faisait garder par cinq policiers.

Mais pourquoi était-il là ?

Il évita de lui parler. Quand les policiers du chemin de fer revinrent quelques instants plus tard, Leroy leur adressa la parole :

– C’est une caisse d’or ? questionna-t-il.

– Oh ! presque ; il y a pour \$75 000 de billets de banque dedans. Elle s’en va à Québec via Lévis.

Rosso s’approchait :

– Écoute, Leroy, dit-il, le chef Lisbon te fait dire qu’il vient d’enlever Marie Lévesque, ta blonde, et qu’il la gardera prisonnière tant que tu ne seras pas rendu à Halifax.

Leroy pâlit. Lisbon avait fait le coup exact qu’il fallait pour démonter le détective.

Gaétan savait compter. Il additionna : il avait arrêté l’un des auteurs du hold-up à la banque de Morel. Cet auteur était le lieutenant de Lisbon. Pour se débarrasser de lui on enlevait maintenant Marie Lévesque dont le père faisait l’aiguillage de sa tour de chemin de fer à St-Lambert. Il fut terrifié du résultat de son addition. Oui, c’était

bien cela. Il fallait qu'il empêche ce grand désastre. Il dit à Rosso :

– Viens me voir monter dans le train, bandit, et ne me lâche pas de vue jusqu'à ce que l'Océan Limitée se soit mis en marche.

La locomotive cracha quelques minutes plus tard. Les roues s'ébranlèrent et Leroy perdit de vue Rosso qui était resté sur le plancher de la gare.

– Il faut que je descende à Saint-Henri, se dit-il. Ainsi j'arriverai à temps.

Il n'éprouva aucun scrupule à l'approche de la petite gare de Saint-Henri de tirer sur la corde d'alarme pour faire stopper le train. Au même moment qu'il arrêta, Gaétan sauta. La chance était avec lui ce jour-là. Dès son arrivée rue Notre-Dame, il vit venir une automobile de Radio-Police. Il la héra.

– Mais comment ! c'est notre détective-violoniste ! s'écria le chauffeur. Sois le bienvenu dans la voiture de deux humbles constables.

– Vite, cria Gaétan, pas de farces et à toute

vitesse au pont Victoria.

– Mais c’est en dehors de notre territoire.

– Peu importe, je prends la responsabilité de tout.

Le chauffeur lança sa voiture comme un bolide, Ils eurent bientôt atteint le pont.

Gaétan dit :

– N’arrêtez pas pour le péage. Nous nous expliquerons en revenant. Ils prirent le pont Victoria à 70 milles à l’heure. Ils avaient réussi à obtenir quelques minutes d’avance sur l’Océan Limitée.

Quand ils laissèrent le pont à Saint-Lambert, Gaétan indiqua une grande tour.

– C’est là que nous allons, dit-il au chauffeur.

Celui-ci stoppait une minute plus tard au pied de la tour.

– Et maintenant, revolver aux poings, ordonna le détective. Nous avons affaire à de dangereux criminels qui tireront certainement.

Le chauffeur dit :

– Je suis le plus jeune, je monte le premier.

Gaétan n'eut pas le temps de s'objecter. L'autre était déjà rendu au milieu de l'échelle.

Soudain une détonation se fit entendre et le chauffeur fut précipité blessé sur le sol.

– Ah ! les saligauds, s'écria Gaétan. Je connais un moyen de les prendre par surprise.

Il ne se servit pas de l'échelle. Il s'agrippa à un pilier de fer qui supportait la tour et monta ainsi en acrobate jusqu'à une fenêtre.

Sur le pont, l'Océan Limitée cria, annonçant qu'il arriverait bientôt à Saint-Lambert.

Leroy regarda en dedans. Batista Lisbon était là en compagnie d'un de ses hommes. Le père de Marie, l'aiguilleur de la tour était tout ficelé et couché par terre de même que Marie Lisbon tenait dans ses mains le bras d'embrayage.

– J'avais raison, pensa Leroy, oui, bien raison. Morel est aussi un bandit. Il voulait faire voler les \$75 000 par Lisbon et faire disparaître la grosse caisse à la faveur de la fatale collision provoquée par le déplacement erroné de l'aiguille de chemin

de fer. Mais nous allons voir maintenant.

Le train quittait le pont. Leroy tira et Lisbon s'écroula.

Puis il braqua son arme sur l'autre bandit en entrant dans la tour par une fenêtre.

– Jette ton revolver par terre, ordonna-t-il.

– L'autre obéit.

– Maintenant défais les liens de Marie et de son père. Le père d'abord et vite.

Dès qu'il fut libre, M. Levesque se précipita vers le bras d'embrayage et vérifia ses clefs. Puis il poussa un soupir de soulagement comme il vit l'Océan Limitée qui traversa l'aiguille gardant la voie principale en toute sécurité.

– De quoi s'agit-il donc ? Gaétan, demanda-t-il.

– De meurtre et d'argent. D'abord le hold-up au cours duquel j'ai arrêté un bandit était feint. C'est-à-dire que le gérant de la banque s'est entendu à propos de ce hold-up avec la bande Lisbon. Il s'est aussi entendu ensuite pour faire disparaître la caisse qui était supposée contenir

\$75 000 et qui, on le verra bien, ne contenait que de vieux chiffons (on le vit à l'entrée du train à Lévis). Lisbon était en société avec ce banquier véreux, Morel. Je m'en vais de ce pas l'arrêter.

Marie s'éveillait :

– Chérie, avant de partir, dit-elle, embrasse-moi.

Gaétan tressaillit :

– Oh ! ça me fait penser, dit-il, monsieur Levesque j'oubliais quelque chose.

– Quoi donc ?

Leroy se plaça cérémonieusement devant son futur beau-père et lui dit :

– J'ai l'honneur, monsieur Levesque, de vous demander la main de votre fille.

Puis sans attendre la réponse il embrassa Marie et descendit la tour, laissant un des policiers de garde auprès des prisonniers. Il allait arrêter Morel.

Cet ouvrage est le 280^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.